

Entretien avec David Albert-Toth — JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

LABOUR est présenté le 26 mai 2026 au Théâtre de l'Aquarium.

LABOUR place le rythme et l'endurance au cœur d'une dramaturgie humaine : comment le mouvement s'est-il détaché d'une écriture chorégraphique pour devenir cette dynamique de travail partagé ?

Le two-step nous permet d'ancrer les cinq interprètes dans un rythme commun. En les asseyant ensemble dans cette même structure rythmique, le cadre les tient et les oblige à rester ensemble, nous libérant d'une écriture chorégraphique plus complexe, où chacune aurait ses propres timings et sa propre partition. Par ailleurs, c'est précisément à l'intérieur de ces limitations que les interprètes peuvent pousser la structure, l'affronter, prendre par moments le devant et laisser peu à peu circuler des formes de leadership plus horizontales.

Pour le public, la répétition de cette pulsation provoque également quelque chose de très particulier : une fois que le rythme est assimilé, il cesse d'en attendre des informations nouvelles. Le regard peut alors se déplacer naturellement vers les personnes sur scène, portant une attention plus aiguë aux relations qui se tissent devant nous, à leurs détails, et à l'égard des singularités de chacune des femmes au plateau.

Comment avez-vous constitué ce groupe de cinq interprètes ?

Chez nous, le casting fait partie intégrante de la conception même de l'œuvre. Chaque projet appelle les interprètes qui lui correspondent. Pour *LABOUR*, il était important de réunir une diversité de corps, d'identités de genre et, surtout, de générations. Puisque nous voulions mettre en lumière le labeur des femmes, nous souhaitions que le public puisse se reconnaître dans ces interprètes ou y retrouver quelqu'un de proche : une mère, une fille, une conjointe, une amie... Le groupe réunit des artistes - Brianna Lombardo, Maïka Glasson, Jossua Satinée, Lou-Anne Rousseau et Frédérique Rodier - qui portent des expériences de vie, de travail et des charges mentales très différentes. Certaines vivent en couple, en colocation, d'autres sont mères de jeunes enfants. Leurs parcours artistiques sont tout aussi variés : danse contemporaine, théâtre, street dance, culture club...

Nous cherchons toujours des interprètes qui apportent, dans leur rencontre, de l'harmonie, mais aussi de la friction. Et si nous recherchons activement cette friction, c'est parce qu'avec le temps, elle fait émerger selon nous une vérité plus complexe, plus globale et, au fond, plus juste. Une vérité qui ressemble davantage à la vie réelle.

Que recouvre pour vous, ici, le mot "labour" ?

Il se réfère en premier lieu à la vie quotidienne. Se réveiller, s'occuper des enfants, aller au travail, faire les courses, laver le linge, entretenir ses amitiés, soutenir sa famille... Toutes ces strates d'activités à enjeux forgées par une accumulation de tâches que nous gérons souvent « du mieux possible », en avançant dossier par dossier. Dans nos sociétés, cette immense charge mentale continue à reposer encore très souvent sur les femmes, sans que cela soit toujours nommé. Avec *LABOUR*, nous voulions mettre en lumière ce travail des femmes, le célébrer, dans la joie et dans l'humour, mais aussi en donnant une visibilité à ce qui reste trop souvent invisible. Le titre, en anglais, connote également l'accouchement. Mais il était important pour nous de parler du travail des femmes dans un sens plus large, en pensant aussi aux femmes sans enfants, aux femmes trans, à toutes celles qui prennent en charge, d'une manière ou d'une autre, le soin des autres et le maintien du collectif.

Comment le collectif transforme-t-il la notion de pouvoir sur scène ?

La frontalité de la pièce joue un rôle important. Le face-à-face avec le public est à la fois confrontant et accueillant. Les interprètes occupent pleinement l'espace scénique, tout en laissant au public son propre espace, très proche du sien, tandis qu'à l'intérieur du groupe, le leadership reste fluide. Comme nous le disons entre nous, chacune peut « prendre le bâton » à n'importe quel moment. Ce que l'on voit d'abord, ce sont cinq femmes au travail. Elles sont engagées dans une tâche très physique, très exigeante, parfois absurde, souvent drôle. Elles doivent maintenir le rythme, rester connectées aux autres, gérer la fatigue, la chaleur, leurs vêtements, leur concentration. Lorsqu'une interprète se sent forte, elle prend le relais. Lorsqu'elle fatigue, elle peut revenir dans le groupe et laisser quelqu'un d'autre le mener. Il s'agit d'une forme de leadership circulaire, profondément féministe et, ce qui est très beau dans ce qui surgit de cette forme, c'est le spectacle de la transmission de ce pouvoir d'un corps à l'autre selon des modalités toujours différentes.

Si la danse a selon vous un superpouvoir, quel est-il ?

Pour nous, le superpouvoir de la danse, c'est la capacité d'agir. Agir par soi-même, mais aussi avec le soutien des autres. Sur scène, nous voyons des personnes réussir, échouer, accepter leur fatigue, déléguer, reprendre le relais. Dans la vie quotidienne, nous avons rarement le temps de regarder ces dynamiques avec autant d'attention. La danse nous offre cet espace. Elle nous permet de prendre le temps de vivre avec les paradoxes de l'existence, les embrasser, les questionner, en rire parfois. Pour Emily et moi, le *superpower* de la danse, c'est d'ouvrir une brèche pour essayer de mieux se comprendre et de mieux s'aimer.